

Rebriqua

Autor(en): **Ele P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 19

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

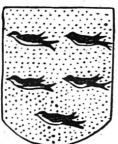
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES

COMBREMONT-LE-GRAND. Le *Conteur* a publié déjà des armes de Combremont qui figureraient sur une médaille commémorative offerte aux soldats à l'occasion de la mobilisation de guerre en 1914. L'ouvrage de MM. Dubois et Cornaz : « L'armorial des Communes vaudoises », donne comme armoiries nouvelles à Combremont les armes des Nobles de Combremont soit un chien d'or dressé sur ses pattes postérieures, se détachant sur un champ noir. Ce sont de belles armoiries, mais il ne faut quand même pas modifier des armes, sauf causes majeures, une fois que l'on en a adoptées. On ne change pas d'armoiries comme on change de linge.



MOLONDIN a un écusson bleu, sur celui-ci trois bandes d'or obliques de haut en bas et de gauche à droite ; sur le champ ainsi formé une tour crénelée d'argent, accostée à droite d'un mur aussi crénelé. L'écu jaune et bleu est celui d'anciens seigneurs et la tour représente la Tour de Saint-Martin du Chêne qui domine un ravin au fond duquel coule le ruisseau dit « des Moulins ».



CORCELLES sur CHAVORNAY. Très anciennement et surtout au temps de la domination bernoise, presque tous les habitants des communes avaient des sobriquets ; on cherchait volontiers à ridiculiser le voisin, souvent aussi c'était un nom qui rimait plus ou moins richement avec le nom de la localité. On disait : à Neyruz les *étiairus*, à Correvon les *tape-seillons*, etc. On dit aussi « à Corcelles, les *hirondelles* ». C'est grâce à cela que Corcelles a pris comme armes un champ d'or sur lequel se trouvent cinq hirondelles placées côte-à-côte : deux en haut, deux au milieu et une au bas de l'écu. Tout cela constitue un très gracieux blason.



REBRIQUA

DEIN on café d'onna petita vela dâo canton, lâi avâi dou z'homme que dèvesâvon su la politiqua, et dâi z'afféré dâo païs, tot ein bévein ½ pot.

Peindent que l'iront ein train dè dèvesâ l'arrevâ onna petita larena, on pâo dere onna bouébeta, po ramassâ lè verro et panossi lè trabiâ.

Tot ein allent et vegneint atiutâvè cein que desan, sein ein avâi l'air.

Lè dou cò la lugâvon on bocon, épu ion dâi dou dit à l'autro, ein guegneint la felhie :

— Dis-vâi, tè, Louis, coumeint as-tu pu, on gros homme coumeint tè, t'è maubliâ d'on crouyo rabotton dinche.

— Eh bin, Pierro, tî on bocon courieu, mè seimblie. Lou tè deri quand bin. On m'avâi tant

dénigra ellia martzandi que i'ené prai tiè tant moïn que i'é pu.

La bouébeta qu'avâi tot oïu lâo fâ :

— Portiè è-te que lè z'homme sant tant fou dè ellia martchandi puisque ne vaut pas mé tiè ceïn. Atiudâde-vâi, lo monchu : la pllie chêtse, la pllie croûie dè noûtra martchandi vaut bin mè tiè à cliaque que vò menidè lou mè dè la vouûtra.

L'a fé onna bouna récafaye, et pu : à revaire, lè monchu !

Ele P.

A TRAVERS NOTRE VIEUX LANGAGE



L est un mot de notre patois bien oublié aujourd'hui, même de ceux qui croient savoir le patois. C'est le verbe *mazalâ*, ou *majalâ*, qui signifiait tuer un animal de boucherie. Sait-on que ce vieux mot plonge ses racines dans le latin et qu'il se retrouve dans la vieille langue française et dans l'italien moderne. Le nom de famille Mazelier, et d'autres pareils, qui existent en France, signifient boucher. En italien, le boucher s'appelle *il macellaio* (prononcez *matchellio*) et la boucherie *il macello*. Quand l'occasion vous sera donnée de voir ce mot sur les boucheries, en Italie, pensez à nos vieux. Quand on venait annoncer à l'oncle David qu'une vache s'était cassé la jambe à la montagne : « Tè fau allâ amon, disait la tante, por majalâ ! »

Notre vieux patois ! Parlons-en un peu. Ce qui a fait son malheur, c'est qu'il était trop près du français et qu'il en a subi les fluctuations. Il est facile, trop facile, quand le mot patois ne vient pas à l'esprit, de fabriquer un mot pseudo-patois avec le mot français. Et c'est ainsi que le patois perd son originalité. Près des villes, l'influence du français a été plus forte. Dans les localités reculées, comme au Pays-d'Enhaut, elle a mis plus longtemps à se faire sentir.

Un joli exemple est la préposition *chez*. *Chez* est tiré de deux mots latins *in casa*, dans la maison. Le vieux français disait *en chez Pierre*, *en chez le voisin*, dans la maison de Pierre, du voisin. Puis l'expression s'est simplifiée. Il n'est plus resté que *chez*. Mais le patois a gardé plus longtemps la forme complète : *en chez*. Avec notre prononciation, elle est devenue *untsu*. C'est ainsi que parlent encore, dans notre pays, ceux qui savent vraiment le patois. Les autres — ceux qui croient le savoir — disent *tsi*. Le patois gruérien a gardé, lui aussi, la vieille forme *en chez*, en y mettant sa prononciation particulière : de *en chez* il a fait *intche*.

Ainsi, *chez nous* se dit : dans la plaine : *tsi no*. dans la Gruyère : *intche no*. au Pays-d'Enhaut : *untsu no*.

Drôle de question. — En classe, un élève pose une question à son maître :

— Dites, m'sieu ! si on met un homme dans du baume, pour le conserver, on l'embaume, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Et si on le mettait dans du rhum... on... l'enrhumerait alors ?

Larme et sanglot. — Un vieil avare que ses obligations forçaient à offrir un banquet chaque année, s'adresse à un de ses convives :

— C'est un vin très capiteux et très violent, que je vous verse ; je ne vous en donne qu'une larme. Et l'autre de répondre :

— J'aurais préféré... un sanglot.

CHANSON

A Mademoiselle Lilette Mandrin.

Que je voudrais savoir chanter l'été :
L'air attiédi, le bruissement des feuilles,
Noter les sons que l'oreille recueille,
Les exprimer dans toute leur beauté,
Traduire aussi cette voix désolée
De l'eau coulant au fond de la vallée,
Que je voudrais savoir chanter l'été !

Que je voudrais savoir chanter la joie :
Les prés en fleurs bourdonnants au soleil,
Le chat tapi, les yeux lourds de sommeil
Et la lumière où son regard se noie,
Puis le grillon dans l'herbe se cachant
Pour répéter au promeneur son chant,
Que je voudrais savoir chanter la joie !

Que je voudrais savoir chanter l'amour
Dans le moment où la journée est chaude,
Quand sur les fleurs quelques papillons rôdent,
Et qu'on ne voit personne aux alentours,
Et qu'on est deux à se dire des choses
Rendant joyeux, rendant parfois moroses,
Que je voudrais savoir chanter l'amour !

Que je voudrais savoir chanter la vie :
La maison simple et le simple bonheur
Du montagnard honnête en son labour.
Le cœur exempt de toute ignoble envie,
N'essayant pas d'abaisser le prochain,
Il est loyal lorsqu'il vous tend la main :
Que je voudrais savoir chanter sa vie !

Que je voudrais savoir chanter l'été !
Quand vient l'époque où les épis jaunissent
Les effleurant, le vent fait qu'ils frémissent
Comme une vague où passe une clarté,
Et c'est un bruit de vague sur la plaine,
Les blés sont mûrs et la moisson prochain :
Que je voudrais savoir chanter l'été !

André Marcel.

LE POULET DE M. LE CONSUL

Un de nos abonnés nous envoie le récit que voici d'une aventure absolument authentique :

AIMEZ-VOUS aller en Savoie ? Pour nous, ce pays est très beau et nul autre coin n'est plus reposant, plus calme. Prenez n'importe quel chemin, à part les routes ; là, pas de véhicules à moteur, pas de poussière, pas de visages connus, ce qui prédispose à la rêverie et à la contemplation. Or donc, l'autre dimanche, nous fûmes trois couples en promenade de l'autre côté du lac. La matinée se passa rapidement malgré une marche de trois heures. Vous pensez si, aux environs de midi, en arrivant au petit village de ... nous nous sentions particulièrement bien décidés à faire honneur au déjeuner de midi. Car l'hôtesse était avertie. Bref, tout s'annonce pour le mieux. La patronne nous fait la meilleure impression, nous assure à l'avance d'une préparation soignée et s'occupe surtout de la cuisson d'un superbe poulet, dodu à souhait et que nous sommes invités à admirer. Ce mets seul ne nous fait pas regretter la grimée, un peu rude. Le temps de boire un apéritif, particulièrement bien apprécié, et nous nous mettons à table, au milieu du café. Il n'y a d'ailleurs